

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

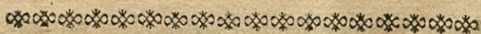
Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre CXIX. Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1802



LETTRE CXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

M *Lovelace* m'a dit, que dans l'incertitude de ma résolution sur le voiage d'Italie, il s'étoit efforcé d'imaginer quelque autre ouverture, qui fût capable de me plaire, & de me convaincre du-moins qu'il préféreroit ma satisfaction à la sienne. Alors il s'est offert à partir lui-même, pour chercher *Hannab*, & me l'amener immédiatement. Comme j'ai refusé les deux jeunes *Sorlings*, il souhaiteroit ardemment, dit-il, de voir près de moi une Servante, à laquelle je pussé accorder ma confiance. Je lui ai répondu que vous auriez la bonté de faire chercher *Hannab* & de me l'envoyer aussi-tôt qu'il seroit possible.

Il pouvoit arriver, m'a-t-il dit, qu'elle fût arrêtée par quelque obstacle. Feroit-il si mal de se rendre chez *Miss Howe*, pour la prier, dans l'intervalle, de me prêter sa Femme de Chambre? Je lui ai fait entendre que le mécontentement de votre Mere, depuis la démarche dans laquelle tout le monde suppose que je me suis engagée volontairement,

m'a

m'a privée de tous les secours ouverts que je pouvois attendre de votre amitié.

Il a paru surpris que Madame *Howe*, qui parloit de moi avec tant d'admiration, & sur laquelle on supposoit tant d'influence à sa Fille, pût s'être refroidie pour mes intérêts. Il fouhaitoit que le même homme, qui s'étoit donné tant de peines pour enflammer les passions de mon Pere & de mes Oncles, ne fût pas encore au fond de cet odieux mystere.

Je craignois en effèt, lui ai-je dit, que ce ne fût l'ouvrage de mon Frere. Mon Oncle *Antonin*, j'osois le dire, ne se feroit pas porté de lui-même à prévenir Madame *Howe* contre moi, comme j'apprenois qu'il l'avoit fait.

Puisque mon dessein n'étoit pas de rendre visite à ses Tantes, il m'a demandé si je voulois recevoir celle de sa Cousine *Charlotte Montaigu*, & prendre une Servante de sa main.

Cette proposition, lui ai-je dit, n'étoit point à rejeter. Mais j'étois bien-aïse auparavant de voir si mes amis m'enverroient mes habits; pour n'avoir pas, aux yeux des siens, l'air d'une étourdie & d'une fugitive.

Si je le jugeois à propos, il feroit un second voiage à *Windfor*, où ses recherches seroient encore plus exactes, parmi les Cha-



noines, & dans les plus honêtes Maisons de la ville. Je lui ai demandé si ses objections contre ce lieu n'avoient pas toujours la même force?

Je me souviens, ma chere, que dans une de vos Lettres, vous m'avez vanté Londres, comme la plus sûre de toutes les retraïtes. Je lui ai dit que ses prétextes pour ne me pas laisser seule ici me faisant assez connoître que ce n'étoit pas son dessein, & la parole qu'il m'a donnée de s'éloigner lorsque je serai dans un autre lieu devant me persuader qu'il y sera fidelle aussitôt que j'aurai changé de demeure; sans compter que sa présence rend ici mon logement fort incommode; je n'aurois pas d'éloignement pour le séjour de Londres, si j'avois quelque connoissance dans cette grande ville.

Comme il m'a proposé plusieurs fois Londres, je m'attendois qu'il embrasseroit ardemment cette nouvelle ouverture. Mais je ne lui ai pas vû de disposition à la saisir. Cependant ses yeux m'ont paru l'approuver. Nous sommes de grands observateurs des yeux l'un de l'autre. En vérité, il semble que nous nous redoutions tous deux.

Il m'a fait ensuite une proposition fort agréable; celle d'inviter Madame Norton à se rendre auprès de moi. Mes yeux, m'a-t-il dit

dit aussi - tôt, lui apprennoient enfin qu'il avoit trouvé l'heureux expédient qui pouvoit répondre à nos désirs communs. Il s'est reproché de n'y avoir pas pensé plutôt : &, saisissant ma main, Ecrirai-je ? Mademoiselle ? Ferai-je partir quelqu'un ? Irai-je, moi-même, vous chercher cette excellente femme ?

Après un peu de réflexion je lui ai dit qu'il ne pouvoit rien me proposer de plus charmant ; mais que j'appréhendois de jeter ma bonne Norton dans des difficultés qu'elle auroit peine à vaincre ; qu'une femme si prudente craindroit de se déclarer pour une fille fugitive, contre l'autorité de ses Parens ; & que le parti qu'elle prendroit de me suivre lui feroit perdre la protection de ma Mere, sans qu'il fût en mon pouvoir de l'en dédommager.

Ah ! chere *Clarisse*, s'est-il écriée assez généreusement, que ce obstacle ne vous arrête point ! Je ferai, pour cette bonne femme, tout ce que vous souhateriez de faire vous-même : souffrez que je parte.

Plus froidement peut-être que sa générosité ne le méritoit, je lui ai répondu qu'il étoit impossible que je ne reçusse pas bientôt quelques nouvelles de mes amis ; que dans l'intervalle je ne voulois ruiner personne

ne

ne dans leur esprit, sur-tout Madame Norton, dont la médiation & le crédit pouvoient m'être utiles auprès de ma Mere ; & que d'ailleurs cette vertueuse femme, qui avoit le cœur au-dessus de sa fortune, manqueroit plutôt du nécessaire, que d'avoir obligation mal à propos aux libéralités d'autrui.

Mal à propos ! a-t-il repliqué. Le mérite n'a-t-il pas droit à tous les bienfaits qu'il peut recevoir. Madame Norton est une si honête femme, que je me croirai redevable moi-même à sa bonté, si elle m'accorde la satisfaction de l'obliger ; quand elle ne l'augmenteroit pas infiniment par l'occasion qu'elle me donnera de contribuer à la vôtre.

Comprenez-vous, ma chere amie, qu'un homme, qui pense si bien, puisse avoir laissé prendre assez de force aux mauvaises habitudes, pour avoir avili ses talens par ses actions ? N'y a-t-il donc aucune espérance, me suis-je dit alors à moi-même, que le bon exemple, qu'il m'appartient de lui donner pour notre intérêt commun, puisse opérer un changement dans lequel nous trouverions tous deux notre avantage ?

Permettez, Monsieur, ai-je repris, que j'admire le singulier mélange qui régné dans vos sentimens ! Il doit vous en avoir coûté beau-

beaucoup pour étouffer tant de bons mouvemens, tant d'excellentes réflexions, lorsqu'elles se font élevées dans votre esprit ; ou, par un autre excès qui n'est pas moins surprenant, la légèreté doit avoir merveilleusement prévalu. Mais, pour revenir à notre sujét, je ne vois aucune résolution à prendre, avant que d'avoir reçu des nouvelles de mes amis.

Hé bien, Mademoiselle ; je m'efforçois seulement de trouver, s'il m'eut été possible, quelque expédient qui vous fût agréable. Mais puisque je n'ai pas le bonheur de réussir, aurez-vous la bonté de me dire quelles sont vos intentions ? Il n'y a rien que je ne vous promette d'exécuter, à la réserve de vous laisser ici, dans un si grand éloignement du lieu où je dois me retirer ; & dans un canton, où, faute d'avoir gardé d'abord assez de précautions, mes coquins de Valets m'ont rendu comme public. Ces misérables, a-t-il ajouté, sont orgueilleux à leur manière, lorsqu'ils servent un homme de quelque nom. Ils vantent la qualité de leur Maître, comme s'ils étoient de la même race : & tout ce qu'ils savent de lui ou de ses affaires n'est jamais un secret entr'eux, quand il devoit lui en coûter la tête.

Si



Si tel est leur caractère, ai-je pensé, les personnes de naissance devroient éviter plus soigneusement de leur donner des sujets d'indiscrétion.

Je vous avoïe, lui ai-je dit, que je ne fais ce que je dois faire, ni de quel côté je dois tourner. Sérieusement, *M. Lovelace* me conseillerez-vous d'aller à Londres ?

Je le régardois avec attention. Mais je n'ai pû rien démêler dans ses yeux.

D'abord, Mademoiselle, m'a-t-il répondu, j'étois pour le voyage de Londres; parce que j'appréhendois beaucoup plus les poursuites. A présent que votre famille paroît un peu refroidie, je suis plus indifférent pour le lieu qu'il vous plaira de choisir. Si je vous y vois paisible & contente, je n'ai rien à désirer.

Il est certain que cette indifférence que je lui vois pour Londres, me fait pancher de ce côté-là. Je lui ai demandé, dans la seule vûe de l'entendre, s'il connoissoit quelque endroit à Londres, pour lequel il pût me procurer une recommandation. Non, m'a-t-il dit; il n'en connoissoit point qui lui parut convenable, ou qu'il jugeât de mon goût. A la vérité son ami *Belford* avoit un très-bel appartement près de Soho *, chez
une

* Place de Londres.

une Dame de vertu & d'honneur, qui étoit de ses Parentes. Comme M. *Belford* passoit une partie de son tems à la campagne, il pouvoit l'emprunter, pour me donner la facilité de prendre d'autres mesures.

J'étois bien résolue de refuser ce logement, & tout autre qu'il eut pû nommer. Cependant je veux voir, ai-je pensé, si c'est de bonne foi qu'il me le propose. Si je romps ici cet entretien, & que demain il le reprenne avec un peu d'empressement, je craindrai qu'il n'ait pas toute l'indifférence qu'il affecte pour mon voyage de Londres, & qu'il n'ait déjà quelque logement en vûe pour moi. Alors j'abandonnerai tout-à-fait ce dessein.

Cependant, après tant de généreuses ouvertures, je crois réellement qu'il y auroit un peu de barbarie à me conduire avec lui comme si je le croiois capable de la plus noire & de la plus ingrate bassesse. Mais son caractère, ses principes, sont si équivoques ! Il est si léger, si vain, si changeant, qu'il n'y a point de certitude qu'il soit, une heure après, ce qu'il est au moment qu'il vous parle : & puis, ma chere, je n'ai plus à présent de gardien ! je n'ai plus de Pere, ni de Mere ! Il ne me reste que la pitié du Ciel
& ma